

ALAIN CASTEUBLE

LE TIGRE
MAURICE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042527693

Dépôt légal : avril 2026

PROLOGUE

Je dédie cette petite histoire à mon cher ami Maurice Gourdault Montagne, Ambassadeur de France qui en est l'inspirateur involontaire. J'espère qu'il me pardonnera.

Un jour que nous discussions devant des sardines grillées à Saint-Gilles-Croix-de-Vie, la conversation est venue se porter sur ce symbole de ruralité qu'était « le coq Maurice » et je me disais pourquoi pas le tigre Maurice.

Il faut dire que nous avons traîné longuement en Inde, pays de tigres s'il en est. C'était il y a bien longtemps. Déjà...

Donc à nos longs dialogues dans les ruelles brûlantes de New Delhi. Dans les méandres de la Cité interdite à Pékin où tu m'as fait découvrir le vrai canard laqué. Aussi à nos flâneries paisibles sur la route d'Espagne avec tes chiens qui gambadent. À la douce campagne de Touraine aux vents salés des côtes de Vendée.

Ceci n'est que l'humble témoignage de mon amitié fidèle.

Alain Casteuble

LE TIGRE MAURICE

Je vais vous raconter une histoire singulière. Une de ces histoires comme il doit en exister tant et dont on en connaît si peu. Nous allons nous transporter dans le temps et dans l'espace. Direction le sud-est de l'Asie...

Nous sommes au lendemain de la Première Guerre mondiale, en 1921. Au Laos dans un petit village agricole du nom de Pak Beng. Le village assez gros pour l'époque est situé sur la rive nord du Mékong à l'ouest de Luang Prabang, mais a une distance assez considérable de cette dernière, de ce fait personne au village n'avait jamais été bien loin et de toute façon pas dans la capitale provinciale. Il faut tout de même faire exception d'un original qui chantait à tue-tête dans les rues (ruelles) et qui avait décidé de faire le voyage sur une embarcation de sa conception. Ce n'était d'ailleurs pas idiot puisque Luang Prabang est elle-même sur les rives du Mékong, en aval. En théorie il suffit de se laisser guider par le courant et on doit y arriver. Bien sûr il faut préparer le voyage un minimum. Avoir des vivres, de quoi se défendre et prévoir de pouvoir s'arrêter la nuit. En juillet 1915 notre original poussa un gros fagot de bambous dans le fleuve et voilà, personne n'entendit plus jamais parler de lui, certainement que la conception de l'embarcation a eu des conséquences. Mais on est loin de la mer et l'idée que les habitants du village peuvent se faire des objets flottants est très sommaire. Enfin tout ceci pour vous dire combien le village est isolé, tout autant qu'une île au milieu de l'océan..

Pak Beng est un village essentiellement agricole. Il ne s'y passe rien. La vie est paisible et douce, rythmée par les travaux des champs et le défilé des saisons. Lorsque le soleil pointe, les hommes partent travailler sur leurs lopins, leurs outils sur le dos. Les femmes les rejoignent peu de temps après, c'est-à-dire dès que les enfants sont à l'école. Oui il y a une école, avec une institutrice française, « mademoiselle Luce ». Dès que le soleil baisse et disparaît derrière les frondaisons, tout le monde rentre. L'obscurité est porteuse d'un péril. Les portes se ferment, les volets aussi et pour rien au monde un des habitants ne mettrait le pied dehors.

On en reparlera un peu plus loin. Dans le village, pas de médecin, juste des remèdes traditionnels issus des plantes de la jungle. Il faut dire que parfois ça marche... Enfin pas toujours. S'il s'agit d'un

cas grave on fait venir un homme médecine, appelons-le comme ça. Le résultat n'est pas garanti. De toute façon et comme partout dans le monde tout ce qui vit doit mourir un jour. Dans cette dernière circonstance, on incinère le corps après l'avoir recouvert de fleurs. Les cendres sont versées dans le fleuve. On chante et on festoie du sacrifice du cochon le plus gras.

Le lendemain on repart aux champs. Le chef de village est responsable de l'administration. En fait seulement d'une sorte de registre d'état civil. À gauche les naissances, à droite les morts. Je dis que le chef de village est responsable, c'est tout de même beaucoup dire. Dans les faits c'est mademoiselle Luce qui s'en occupe. Le registre est bien tenu. En gros la population s'équilibre autour de cinq cents âmes. Je parle d'âmes avec ingénuité parce qu'il n'y a pas de curé sur place. Il y en a eu un quelques années auparavant. Il n'avait pas laissé un souvenir impérissable. C'était un Bourguignon qui se croyait encore chez lui ou alors dans le jardin d'Eden. Il s'allongeait dans l'herbe pour écrire ses sermons et quelques poésies. Il paraît (je n'y crois pas) qu'on l'aurait vu s'adonner à des plaisirs égoïstes et solitaires en murmurant le nom de mademoiselle Luce. Entre nous qui peut croire des choses comme ça ? Il s'est fait mordre par un cobra royal alors qu'il dansait tout nu dans une clairière, habillé de son seul crucifix. Bien sûr il en est mort. Et l'Église ne l'a jamais remplacé. Certains êtres ne sont pas remplaçables. Feu sur la place du village, festin en soirée, porc grillé et fruits des tropiques. Cendres dans le fleuve et fin d'un ministère, une cérémonie rondement menée.

Revenons à la vie nocturne du village. Je vous disais précédemment que dès que le soleil se faisait discret la vie s'arrêtait à Pak Beng. Il y avait de bonnes raisons à cela. Le jour était fait pour les hommes, mais la nuit était le royaume du tigre. Sa majesté le tigre. La façon de faire des villageois procédait d'une certaine expérience. Bien des années auparavant, un tigre avait semé la terreur en tuant trois personnes. Les battues étaient restées vaines et les villageois avaient décidé de clore leurs maisons (des huttes de bambous, couvertes de feuilles larges). Le temps était passé sans autre alerte. La vie avait repris son cours. Cependant des ondes invisibles, une sorte de pressentiment incitaient à la plus grande prudence. Un fauve rôdait près du village. On ne le voyait jamais. Il se contentait de prélever parfois un veau, une chèvre voire un buffle. Mais plus jamais il n'avait menacé un humain. Un modus vivendi qui s'était fait accepter de tous. L'impôt du tigre. Il faut bien dire qu'en ce bas monde rien ne dure. Le soir à la veillée les grands-pères faisaient

sauter les petits sur leurs genoux et s'ils n'étaient pas bien sages à l'heure du coucher, ils faisaient semblant de tendre l'oreille en prenant un air inquiet. Le résultat était garanti, la marmaille filait se cacher dans les lits de corde et de bambou. Mais la douce paix allait se trouver menacée par l'arrivée d'un drôle d'énergumène, un certain Gaston Chantecaille.

Un jour, j'évite de dire un beau jour car en fait ce jour fut le prologue d'une période funeste. Un jour donc arriva au village le Gaston Chantecaille. Les anciens se souviennent que c'était le 14 juillet 1921. Il faisait une chaleur étouffante et des petits drapeaux tricolores pendouillaient par-ci par-là. 14 juillet du plus simple appareil, pas de bal ni de flonflons. Comme c'était un jeudi, mademoiselle Luce avait eu toutes les peines du monde à empêcher les gens d'aller travailler. Le jour férié restait très abstrait dans le coin. Enfin les enfants des écoles avaient chanté *la Marseillaise*. De petites voix tenues et nasillardes. Les oiseaux s'étaient tus quelques instants. La concurrence n'avait pas dû leur paraître dangereuse car dès la chorale terminée ils avaient repris leurs chants. C'est à ce moment qu'apparut l'arrivant. Il était venu par un petit chemin forestier accompagné de quelques porteurs locaux. C'était un chasseur bardé de jumelles, gamelles, fusils. Il portait des vêtements de toile avec de grandes auréoles de sueur sous les bras et dans le dos, un chapeau à larges bords qui pendouillait un peu du côté droit. Une attraction. Au bout des quelques jours, il décida de rester dans le village, tout au moins pendant quelque temps. Je crois que la vision de mademoiselle Luce avait à y voir.

Nous reviendrons plus tard sur cet homme. Pour l'instant, essayons de voir ce qui se passe derrière les arbres et les bambous. Bien sûr que dans les jungles du Laos il y a des tigres, des panthères comme dans toutes les jungles d'Asie. L'endroit est le territoire d'un tigre très particulier. Personne ne l'a jamais vraiment vu, c'est un frisson dans la nuit, une feuille qui bouge une onde sourde. Il est légendaire mais on n'en parle pas, ou peu. C'est lui qui prélève parfois un animal, c'est à lui que l'on paye l'impôt du tigre. On est quitte et en paix. Les villageois se satisfaisant très bien de cette cohabitation pacifique.

Le village comme tous les jours besognait aux alentours des maisons, parfois un peu plus loin. Comme les gens se sentaient en sécurité, ils travaillaient âprement penchés sur les poivrons, les courgettes et les carottes. Ils avaient de grands chapeaux et

couvraient leurs nuques avec des linges blancs. Ils ne levaient jamais les yeux. Dommage. S'ils l'avaient fait, ils auraient vu un spectacle rare. Il y avait à quelques longueurs de là une sorte de promontoire, un peu comme la proue d'un bateau qui sortait de la jungle. Un poste d'observation idéal. Ce n'était pas nouveau par contre ce qui l'était c'était la vision d'un tigre énorme, assis, qui regardait la vallée. On dit bêtement que les animaux n'ont pas d'expressions. C'est faux, archifaux, bien sûr que les animaux sont expressifs. Là si on avait pu l'observer on aurait pu y discerner ses pensées, on aurait peut-être pu y lire ce qui suit.

Le tigre avait donc une vue sur l'ensemble du paysage. Il contemplait ça avec une certaine bonhomie si on peut dire. Il se prélassait dans une sourde félicité. Il voyait les animaux qu'il pourrait manger si la chasse ne donnait pas comme il voulait. La région était giboyeuse mais parfois une proie facile était tentante. Les humains ne l'importunaient pas. Mieux ils prenaient soin de son cheptel. Une parfaite entente, un monde idéal. Les autres tigres ne venaient pas dans le coin. Il était bien trop gros. Parfois à la saison du rut une femelle venait se faire engrosser derrière une haie de figuiers. Il avait des descendants aux alentours mais pas un pour le défier. Il régnait sans partage.

Il se couche sur le côté s'offrant au soleil. Il se lèche la patte, remue une oreille agacée par une herbe ou une libellule. Il s'endort sans pour autant cesser de surveiller les alentours. Pas bien loin une petite vipère se faufile dans les herbes. Il agite sa queue pour chasser les mouches. Parfois aussi il se met sur le dos les quatre pattes levées vers le ciel. Il se repose en parfaite sécurité.

Chantecaille venait chasser. Il chassa donc. Comme tous les individus de ce genre, il cherchait un beau trophée. Un tigre ce serait super. Il s'embarquait dans une aventure qui il ne le savait encore allait lui coûter très très cher. Parfois il y a une justice immanente. Il sortait de bonne heure avec un porteur persuadé que ce serait le jour idéal. On entendait de-ci de-là quelques coups de fusil et en fin d'après-midi il revenait avec quelques oiseaux. Frustré, il croyait sans doute qu'on chasse le tigre comme on chasse le chevreuil. Où va se nicher la naïveté ?

Il faut dire que ces coups de feu dérangent la tranquillité de la vallée. Et si lors de ses périple le chasseur ne voyait pas grand-chose, l'inverse n'était pas vrai. Rien n'échappait à notre tigre, il

voyait très bien tout ce qui se passait dans la vallée. Intrigué, il était. Curieux de cet individu bruyant qui tirait sur les oiseaux. Butin méprisable. Souvent le tigre le suivait parfois de très près. Présence insoupçonnable l'animal se déplaçait sans bruit, sans déranger une branche, silencieux comme la mort. Le chasseur ne voyait rien ne soupçonnait rien. Il ne sentait même pas les deux yeux dorés qui lui vrillaient le dos. Pour le tigre c'était une sorte de jeu.

Chantecaille s'était un peu amouraché de mademoiselle Luce et parfois il l'emmenait dans ses expéditions. Ces jours-là le porteur restait au village. Il avançait penché en avant le fusil prêt à faire feu. Il s'arrêtait et écoutait comme un guerrier indien. Mademoiselle Luce le suivait en silence, admirative... quel homme !! Ils s'arrêtaient pour manger près du fleuve. Un jour sans rien dire, Gaston la releva en laissant son fusil bien appuyé sur son sac. Il avait enlevé son chapeau, il était fort et Luce ne pouvait lui résister. Elle n'en avait d'ailleurs pas envie. Il la baisa tout son saoul le long d'un arbre, un teck. Puis il la repoussa, la força à se mettre à genoux, il l'encula proprement. Luce cria un peu, se débattit mais la poigne d'acier du chasseur lui écrasait la nuque contre le sol. Elle subit son calvaire, stoïque. Une entrée en matière...

Le soir en revenant, Luce traînait la patte. Manque d'habitude sans doute, enfin ça la changeait des étreintes timides du petit abbé rougissant. Pour elle le bilan était positif. Elle songeait que sans doute son chasseur allait rester longtemps à Pak Beng. Entre nous ce n'était pas dans ses projets. Son but c'était son tigre. Il avait appris l'existence du gros tigre et avait décidé de le mettre à son tableau de chasse. S'il avait pu deviner la suite, il serait sans doute parti vers des cieux plus cléments et surtout plus sûrs. L'après-midi et surtout durant les heures de classe, le chasseur se postait en différents endroits. À l'aide de ses jumelles, il sondait l'ombre de la jungle, croyait voir, mais ne voyait pas grand-chose ne voyait rien. Il fixait une fougère qui avait tremblé au passage d'une souris ou un bosquet qui lui semblait « un endroit à tigre » où les locaux le contemplaient goguenards. Beaucoup d'heures de guets. Bilan ? Rien. L'amour propre du chasseur commençait à devenir douloureux. Presque autant que le postérieur de mademoiselle Luce. Elle s'accommodait assez bien de son rôle de maîtresse d'école et de maîtresse de Gaston. Elle était consciencieuse dans les deux emplois. Lors de son arrivée de France, elle avait trouvé sur le bateau un petit bouquin intitulé *La sexualité et ses perversions*. Elle ne l'avait pas lu mais là le moment était venu. Elle

survola les matières connues et s'intéressa au sadomasochisme et à la fellation. Elle poussa la bonne conscience jusqu'à s'entraîner avec une banane. Les débuts furent hésitants mais elle monta vite en régime (de bananes). Lorsqu'elle se sentit au point, elle administra une pipe mémorable au chasseur. Elle prit goût à l'exercice. Chaque fois qu'elle croisait Gaston, sa mâchoire inférieure descendait et elle faisait entendre une sorte de bruit d'aspiration. Ça en devenait gênant. Mais que faire ?

En automne le chef de village rendit son âme à Dieu. Feu sur la place, sacrifice de cochons, alcool à profusion et finalement cendres du défunt au gré du courant, comme d'habitude. C'est son fils Sam qui le remplaça. Ce n'était pas une très bonne nouvelle. Il était autoritaire, paresseux et violent. Enfin la tradition était sauvée. Son premier travail fut de prendre contact avec Luce. Il n'y alla pas par quatre chemins. Les enfants avaient quitté la classe, il entra et se dirigea vers l'institutrice. Il l'agrippa par les cheveux, la fit mettre à genoux et arriva à ses fins. Ce genre de tête-à-tête (j'allais écrire tête-à-queue, heureusement que je me surveille) se reproduisit chaque fois qu'il en avait envie. Souvent par la fenêtre de sa classe, Luce voyait Sam qui attendait le départ des enfants. Les secrets les mieux gardés finissent toujours par se divulguer et maintenant quand on parlait de l'institutrice de Pak Beng on parlait de « la pompe aspirante ». La bonne réputation est bien fragile, la petite institutrice était, en quelques mois devenue, une célébrité locale.

Les unités coloniales qui ne venaient jamais ici faisaient un détour venant soi-disant en mission d'information. En tant que Française du lieu, Luce avait des rendez-vous tardifs avec l'encadrement des sections ou même des compagnies.

Le mardi 24 octobre est une date à retenir. C'est là qu'un événement allait changer à tout jamais le destin de la contrée. Cet événement allait faire de cet endroit plutôt sympathique, calme et serein un lieu de terreur sanglante, une vision de l'enfer.

Gaston Chantecaille promenait son fusil (Lebel modèle 1886). Il en était réduit à ça vu qu'il n'avait jamais vu la queue d'un tigre. Il devait être trop occupé à montrer la sienne à Luce ou alors il n'avait pas le feu sacré, ou bien le temps qui passe, la fatigue. Il songeait même à repartir, mais où ?

Ce jour-là donc en balade, décontracté et négligent, le fusil en bandoulière, il avançait nonchalant sur les abords du hameau.